

Jeu
Revue de théâtre



À vue d'oreille

Théâtre pour mal-voyants

Suzie

Alexia Marlarmey

Number 138 (1), 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65245ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marlarmey, A. (2011). Review of [À vue d'oreille : théâtre pour mal-voyants / *Suzie*]. *Jeu*, (138), 32–34.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Suzie

DRAMATURGIE ET MISE EN SCÈNE **FLORENCE RICAUD** / CONCEPTION SONORE **JONATHAN BÉCOTTE**
SCÉNOGRAPHIE **JENNIFER J. BEAUDOIN** / DÉCOR **AUDREY-ANNE BELLEROSE** / ÉCLAIRAGES **JENNIFER JACKSON B.**
AVEC **MARIE-PIERRE MARCOTTE** (SUZIE), **GABRIEL COUTU** (GABRIEL) ET **ARIANE CASTELLANOS** (LA MÈRE).
PRÉSENTÉ AU STUDIO D'ESSAI CLAUDE-GAUVREAU LES 14, 15 ET 16 OCTOBRE 2010.

ALEXIA MALARMEY

À VUE D'OREILLE

Théâtre pour mal-voyants

En septembre dernier, Claude Lelouch présentait en avant-première son film *Ces amours-là* aux mal-voyants grâce au procédé de l'audiodescription. Une première qui a permis de proposer ce film au plus grand nombre. Si les gens du cinéma se montrent sensibles aux handicapés visuels en rendant accessibles certaines œuvres, des artistes comme Florence Ricaud s'inspirent de leurs particularités pour réinventer l'expérience théâtrale. Étudiante en théâtre à l'UQAM, Florence Ricaud a présenté *Suzie*, son projet de maîtrise, en octobre 2010.

À tâtons

C'est les yeux cachés par un bandeau opaque que l'expérience du spectateur débute. Des guides invitent le public à explorer le décor. À tâtons. Ici le moelleux d'un lit, là l'angle d'une table, les restes d'un repas, le parfum aigre du vin, par terre des éclats de verre... Nous naviguons au toucher dans un appartement. Difficile de se repérer dans l'espace : l'agencement des pièces laisse sceptique tout comme certains objets non identifiés. Les spectateurs se laissent prendre au jeu, tentent de deviner ce qu'ils touchent, spéculent sur l'œuvre à venir. Une mise en appétit intéressante par rapport aux représentations « classiques » où l'on attend le lever de rideau assis dans le brouhaha d'une salle impatiente. L'immersion commence ici bien avant que le spectacle ne débute et que l'acteur ne se mette à chanter.

À la faveur d'un appel anonyme, Suzanne fait la connaissance de Gabriel avec qui elle va passer la nuit à discuter de tout et de rien. L'homme se sent seul et a besoin de parler, alors il fait des numéros au hasard jusqu'à ce qu'il tombe sur quelqu'un prêt à l'écouter, une femme de préférence. Dans ce dialogue entre deux solitudes, Suzanne, d'abord hésitante mais intriguée, accepte d'écouter cet inconnu en détresse pour finalement se confier elle aussi à son interlocuteur anonyme, raconter des bribes de sa vie, puis abandonner toute méfiance et se livrer complètement.

Alors qu'ils sont au téléphone, le public, lui, est chez Gabriel. Celui-ci s'affaire, déplace des objets, frotte le plancher... Installés en cercle autour de la scène qu'ils ont explorée un peu plus tôt, les spectateurs jouent un double rôle. Des lunettes noires sur les yeux pour simuler la « malvision », ils se retrouvent à la fois dans la position de Suzanne, à devoir deviner à quoi correspondent les sons provenant de l'univers de Gabriel, tout en ayant une longueur d'avance sur elle puisqu'ils sont aux premières loges, tels des voyeurs mal-voyants.

Suzanne parle finalement plus qu'elle n'écoute, heureuse de trouver une oreille attentive à qui confier les turbulences de sa vie banale. Les rôles s'inversent. Gabriel est entré dans son intimité, assez pour lui donner un surnom, Suzie... Assez pour



Suzie de Florence Ricaud, projet de maîtrise présenté au Studio d'essai Claude-Gauvreau de l'UQAM en octobre 2010. © Marc-André Goulet.

qu'elle ne veuille pas raccrocher, assez pour opter pour une rencontre. Elle lui donne rendez-vous chez elle, il apportera une bouteille de vin... La fin est brutale et prévisible, donc un peu décevante mais, l'obscurité aidant, le public sursaute quand même. Gabriel vient de tuer Suzie. La bouteille s'est brisée, et on imagine le vin se répandre par terre. Les pièces du *puzzle* s'assemblent, et les spectateurs réalisent que l'appartement qu'ils ont exploré plus tôt est celui de la précédente victime de Gabriel. La boucle est bouclée.

Un polar digne d'un fait divers

Quoi de plus aléatoire et mystérieux que de parler au téléphone avec quelqu'un qu'on ne connaît pas ? À l'heure des communications virtuelles, le synopsis de *Suzie*, digne d'un fait divers tragique, pose la question koltésienne des rapports humains difficiles mais nécessaires. Comment départager le vrai et le faux quand chacun cherche à se montrer sous son meilleur profil sur Facebook ?

De cette rencontre virtuelle entre deux inconnus liés par un fil invisible, on espérait plus. Si le personnage de Suzanne, interprété par Marie-Pierre Marcotte, sonne juste, la prestation trop légère de Gabriel Coutu ne parvient pas à rendre le Gabriel instable que l'on s'imagine. Certains éléments, notamment, sont sous-exploités. Gabriel, par exemple, a une manie, il enregistre

les gens à leur insu. Ces enregistrements, qui entrecoupent le dialogue entre les deux protagonistes, sont autant de *flash-back* dans lesquels la mère de Gabriel tente de communiquer sans succès avec un fils qu'elle ne comprend pas et exprime sa détresse à ses proches. Ces morceaux de passé donnent du corps au personnage, le rendant plus angoissant, mais ne jouent au final aucun rôle dans l'intrigue.

L'audio tient une grande place dans la pièce qui veut donner de l'importance aux sens. La conversation téléphonique permet un jeu de micros et de filtres qui, en renforçant le lien avec le spectateur, renouvelle en même temps l'espace de jeu. Comme chez Jean-Luc Godard, la création sonore, complètement intégrée dans la mise en scène, alimente et soutient l'ambiance incertaine et inquiétante propre au polar.

La pièce, si elle ne s'adresse pas particulièrement aux personnes ayant une déficience visuelle, a été pensée pour leur être accessible, grâce à la bande-son, bien sûr, au préambule tactile également, mais pas seulement. Le texte a fait l'objet d'une attention particulière. Il a été conçu pour être simple et rapidement saisi, ponctué de scènes évocatrices, destinées à éveiller des images mentales, épuré des détails non évocateurs pour des gens qui voient peu ou pas du tout... Ainsi quand Suzanne et Gabriel se décrivent l'un à l'autre, l'accent est plutôt mis sur la longueur des cheveux de la jeune femme plutôt que sur leur



Suzie de Florence Ricaud, projet de maîtrise présenté au Studio d'essai Claude-Gauvreau de l'UQAM en octobre 2010. © Marc-André Goulet.

couleur. Le texte est également parsemé de notes d'humour et d'anecdotes recueillies auprès de mal-voyants. Suzie confie notamment à Gabriel qu'au café elle se sent toujours mal à l'aise, qu'elle a l'impression que tous les regards sont braqués sur elle ; elle décrit exactement ce que peut ressentir tout déficient visuel dans un tel contexte. Le débit des personnages est rythmé, ponctué de silences plus ou moins longs, importants pour permettre d'absorber les mots, de faire des liens. Les lumières ont été pensées pour créer des contrastes évocateurs sans éblouir les spectateurs. Malgré toutes ces considérations, l'expérience n'a été que partiellement concluante pour cette catégorie de spectateurs qui en cache en fait deux bien distinctes : celle des non-voyants d'un côté et celle des mal-voyants de l'autre, chacune ayant des caractéristiques bien précises nécessitant donc des aménagements différents.

Une première œuvre audacieuse

Suzie est la première pièce de Florence Ricaud qui en a assuré l'écriture et la mise en scène. La pièce a été présentée pour la première fois à l'Université du Québec à Montréal dans le cadre de son projet de maîtrise. Mais la jeune auteure, forte de

l'expérience déjà acquise, souhaite la porter au-delà en apportant ici et là les modifications qui s'imposent. Elle aimerait notamment faire jouer *Suzie* dans un véritable appartement devant un public très réduit. Pourquoi se lancer dans une telle aventure ? C'est son expérience personnelle qui a été l'élément déclencheur. Il y a quelques années, alors qu'elle donnait des ateliers de théâtre pour adolescents, la Parisienne s'est retrouvée confrontée à une jeune fille qui n'avait pas voulu se mêler au groupe parce qu'elle était mal-voyante. L'idée d'une meilleure accessibilité a germé dans l'esprit de Florence Ricaud, qui a d'abord pensé créer des pièces de théâtre dans le noir pour immerger les voyants dans le monde des non-voyants mais, de fil en aiguille, le projet a pris une tournure plus complexe.

Bâtir un univers axé sur les sens représentait un défi de taille. *Suzie* a atteint son but : reconsidérer le visuel, désintellectualiser le théâtre, renouveler l'expérience théâtrale. Les yeux bandés ou la vision partiellement altérée, les perceptions s'éveillent, le public n'est plus passif mais participe à la créativité. S'il manque encore d'osmose entre le jeu des acteurs, le texte, la bande-son et le décor tactile, qui constituent un ensemble plutôt éclaté, l'expérience reste toutefois novatrice et excitante. ■